

Claudia Steinitz

La *Stammtisch* de français

Claudia Steinitz a été la responsable et l'hôte de la Stammtisch de français à Berlin pendant quelques années. Elle est également très impliquée dans les activités du VdÜ. Elle traduit essentiellement des auteurs contemporains, dont Véronique Olmi, Gilles Rozier, Alice Ferney, Jean-Christophe Ruffin...

Elle n'a pas spécialement bonne réputation, la *Stammtisch* allemande. « Réservée à une tablée d'habitues » lit-on sur les tables de bistrot où se réunissent généralement des buveurs de bière en majorité masculins, pour échanger des « paroles de *Stammtisch* » et faire de la « politique de *Stammtisch* », le tout ne dépassant guère un « niveau de *Stammtisch* ».

Le jour où, quelque part en Allemagne, la première « table » de traducteurs a vu le jour, il s'agissait surtout de permettre à un cercle de gens de se rencontrer, selon la définition du terme donnée par le dictionnaire. Les motifs qui les ont réunis sont aussi variés que les formes actuelles de ces *Stammtische*. Au début, la motivation essentielle était sans doute de fuir la solitude de son bureau et de pouvoir se réunir une fois par mois avec d'autres travailleurs isolés, pour discuter autour d'un verre. Puis, au fil des réunions, le besoin d'échanges professionnels s'est fait sentir, conduisant à organiser le contenu de ces réunions. On a commencé à discuter de questions politiques en rapport avec le métier. Enfin, certains ont commencé aussi, lors

de ces soirées, c'est-à-dire après leur journée de travail, à réellement travailler.

La *Stammtisch* de français a suivi en accéléré l'évolution des dernières décennies. Elle a vu le jour au début de l'an 2000, lors d'un voyage en train nous ramenant de notre congrès annuel. Et pendant cinq ans, elle s'est tenue dans mon salon – sans qu'il soit besoin de mettre un panneau « réservé » sur la table. Il n'existait aucun protocole ni liste de présence ou statistiques, mais disons que les collègues qui ont gravi plus ou moins assidûment les 102 marches menant à mon appartement sous les toits, étaient une trentaine en tout, peut-être même cinquante. Nos séances étaient ouvertes à tous ceux qui traduisaient ou désiraient traduire de la littérature française au sens large du terme. Nous n'étions parfois que quatre, parfois quinze, le plus souvent une dizaine. Les invités apportaient des jus de fruits, des fruits, et beaucoup trop de vin et de confiseries. Mais il n'y a jamais eu de bière. Et les hommes, traditionnellement majoritaires dans les *Stammtische*, étaient nettement minoritaires.

Dans les premiers temps, nous éprouvions simplement le besoin de nous rencontrer, de nous plaindre en chœur à propos de tel éditeur qui venait de nous énerver, à propos de nos misérables honoraires, du manque de temps et de l'intraduisibilité de nos textes. Parfois même, nous parlions de nos enfants, racontions notre dernier voyage en France ou commentions l'actualité politique. En somme, tout ce dont on a envie de discuter quand on est habitué au quotidien à dialoguer avec soi-même devant son ordinateur.

Puis les uns et les autres ont commencé à apporter quelques questions auxquelles nous nous attelions ensemble, ou une liste de jeux de mots intraduisibles, parfois scabreux. On ouvrait alors une autre bouteille de vin, les langues se déliaient et on finissait par trouver des solutions. (Mon mari, confiné dans son bureau pendant la durée de la *Stammtisch*, a dû se dire plus d'une fois que la traduction littéraire était une activité assez plaisante !).

La première fois qu'une collègue ayant déjà assisté à la création et à l'évolution d'une autre *Stammtisch* nous a suggéré de nous structurer davantage, nous avons décliné. Nous avons vraiment besoin, les premières années, que nos rencontres restent détendues, joyeuses et désorganisées.

Puis nous avons fini par atteindre l'âge adulte. Quelqu'un s'est mis à envoyer à l'avance par mail des questions et des passages à élucider et les réunions se sont planifiées d'elles-mêmes d'une fois sur l'autre. Enfin, sous l'impulsion des ateliers franco-allemands de traduction de Straelen, nous avons aussi introduit le travail classique sur le texte. L'une d'entre nous

envoyait auparavant quelques pages de l'original et de la traduction et nous nous plongeons avec plaisir dans un travail d'exégèse, démontant le texte, ne laissant pas un mot en place, même dans les meilleures traductions. Ceux qui l'ont vécu une fois connaissent cette exaltation et ont fait cette expérience étonnante : au lieu d'être vexé par la mise en pièces de son texte, on a au contraire envie de soumettre au groupe les 300 autres pages de sa traduction !

Ces dernières années, les *Stammtische* sont également devenues un lieu de communication concernant le fonctionnement de notre association. Les nouveaux membres ou candidats du VdÜ sont inscrits et invités par les organisateurs de chaque groupe, où ils trouvent de premiers contacts et des soutiens. Il est même arrivé que des contrats de traduction s'échangent lors de notre *Stammtisch*. Nous discutons de l'actualité de la profession, transmettons des informations, cherchons des appuis pour nos actions et projets divers.

Il y a un an, j'ai quitté Berlin pour Zurich. La *Stammtisch* de français est désormais hébergée dans le bureau d'une collègue et la liste des participants comprend régulièrement de nouveaux noms. Une certaine mélancolie me gagne lorsque je lis les invitations, mais il y a aussi une *Stammtisch* de traducteurs à Zurich, car cette ville abrite plusieurs traducteurs allemands qui entretiennent cette tradition et ont même su convaincre les collègues suisses de son utilité.

traduit de l'allemand par Barbara Fontaine